

CHRISTINE DÉTREZ

Crush

*Fragments du nouveau
discours amoureux*



Flammarion

Crush

DE LA MÊME AUTRICE

Essais

Nos Mères. Huguette, Christiane, et tant d'autres, une histoire de l'émancipation féminine, La Découverte, 2020 (avec Karine Bastide)

Les femmes peuvent-elles être de grands hommes ?, Belin, 2016

Quel genre ?, Thierry Magnier Éditions, 2015

Sociologie de la culture, Armand Colin, 2014

Femmes du Maghreb, une écriture à soi, La Dispute, 2012

Les Mangados. Lire des mangas à l'adolescence, Bibliothèque publique d'information, 2012 (avec Olivier Vanhée)

À leur corps défendant. Les femmes à l'épreuve du nouvel ordre moral, Seuil, 2006 (avec Anne Simon)

La Construction sociale du corps, Seuil, 2002

Et pourtant, ils lisent..., Seuil, 1999 (avec Christian Baudelot et Marie Cartier)

Romans

Pour te ressembler, Denoël, 2021

My Bloody Valentine, Denoël, 2018

La Nuit des éphémères, Chèvre-feuille étoilée, 2015

De deux choses l'une, Chèvre-feuille étoilée, 2010

Rien sur ma mère, Chèvre feuille étoilée, 2008

Christine Détérez

Crush

Fragments du nouveau
discours amoureux

Flammarion

© Éditions Flammarion, Paris, 2024
ISBN : 978-2-0802-6453-4

– Mais, Madame, vous ne savez vraiment pas ce que ça veut dire ?

Tout a commencé dans un de mes cours. Cécile, une de mes étudiantes, essayait de ne pas rire, mais je voyais l'étincelle pétiller dans son œil, et sa voisine se mordre l'intérieur des joues. J'allais la reprendre sur le « Madame » – je ne cesse de répéter à ces étudiantes et étudiants qui, d'année en année, sont de plus en plus jeunes qu'ils et elles peuvent m'appeler par mon prénom. Quand j'ai commencé à enseigner, il y a plus de vingt ans, quelques années seulement nous séparaient, j'aurais pu être leur grande sœur. Puis, dans cet arbre généalogique imaginaire, le tronc a poussé, ils et elles se sont retrouvés à l'âge de mon fils aîné, puis de la benjamine. Encore quelques années, et ma cadette sera plus âgée qu'eux. Alors le « Madame », bien évidemment, leur semble naturel, et puis, quand même, je suis la

Crush

professeure. Et à voir l'étonnement partagé, le fou rire qu'ils et elles essayaient de contenir tandis que leurs épaules tremblaient sous l'effort, mon ignorance de ce mot n'allait pas arranger mon cas. Je n'étais définitivement plus de leur génération.

– Non, je ne sais pas, je n'ai même jamais entendu ce mot. Mais vous, vous le connaissez toutes et tous ?

C'en était trop, la retenue – et mes illusions – volèrent en éclats de rire et en un oui étranglé d'hilarité. Quel était ce mot qui retournait ainsi la situation d'autorité où j'étais censée leur dispenser les connaissances, tandis qu'ils et elles prendraient des notes, cette situation où, normalement, ç'aurait dû être à elles et eux de me demander la définition d'un mot en -isme, pragmatisme, constructivisme, empirisme, dispositionnalisme ; ou en -ique, herméneutique, heuristique et j'en passe ?

Un petit mot de rien du tout, 5 lettres qui allaient m'obséder pendant des mois et des années :
C R U S H.

Crush.

Chapitre premier

Pourquoi le crush ?

Si t'as un crush, t'as un petit coup de cœur, quoi. Genre sur Vinted tu mets un petit like, quoi. C'est dans ton panier, quoi, voilà.

(Oscar, 17 ans)

Cette année-là, je faisais travailler mes étudiantes et étudiants sur l'amour et l'amitié. Ou plutôt, sur la socialisation des enfants à l'amour et à l'amitié. Ce cours consiste à leur apprendre la recherche par la recherche, et à ces jeunes qui viennent le plus souvent de classes préparatoires, qui sont entrés par un concours ou sur dossier, qui ont travaillé d'arrache-pied, lu des livres ou des articles (ou appris des cours qui leur disent ce qu'il faut retenir de tel livre ou tel article, et comment citer tel auteur ou telle autrice à bon escient), il

Crush

s'agit de montrer ce qu'est la recherche de terrain : avoir une question, une énigme, et partir en quête, en enquête. Être chercheuse, c'est un peu comme être détective, ou même chasserresse. Carlo Ginzburg, dans un très bel article¹, évoque les signes, les traces, les indices. Il rappelle le conte des trois princes Serendip, repris par Voltaire dans *Zadig* : trois frères rencontrent un homme qui a perdu un chameau, et le décrivent si précisément (le chameau n'est-il pas boiteux, borgne, ayant une dent en moins, transportant une femme enceinte, chargé de miel d'un côté et de beurre de l'autre ?) que le propriétaire de la bête ne peut les croire quand ils lui affirment ne jamais l'avoir vue. Accusés de vol, ils se disculpent en restituant tout leur raisonnement, fondé sur les traces laissées par l'animal, comme autant d'indices : le chameau était borgne, en témoigne le fait que l'herbe n'a été mangée que d'un côté, alors qu'elle était bien meilleure de l'autre, et ainsi de suite. Sherlock Holmes et l'inspecteur Columbo ne procéderont pas autrement que par cette même lecture d'indices, comme les chasseurs, les archéologues et les chercheurs : sauf que ces indices, il faut savoir les remarquer.

Quand je suis rentrée le soir de ce fameux cours, j'ai demandé à une de mes filles, alors en seconde, si elle aussi connaissait ce mot : elle n'a pas pris les

Pourquoi le crush ?

précautions de mes élèves. Elle a à peine levé les yeux vers moi, a haussé les épaules et a lâché un « bien sûr » un peu blasé. Cette ignorance, en une génération, d'un mot qui semblait faire unanimité était déjà un indice, pour moi, qu'il y avait matière à creuser. Et cette scène, je la revivrais, du bon côté de l'éclat de rire cette fois, à chaque fois que, invitée dans un séminaire ou une conférence pour présenter mes recherches et livres précédents, arriverait cette question de fin de séance : « Et maintenant, tu travailles sur quoi ? » Et quand je répondrais, goguenarde et certaine de mon effet, « sur le crush », je verrais la même incompréhension sur le visage de mes collègues et, en contraste, l'éclat de rire stupéfait des plus jeunes. Ainsi, on pouvait, en sociologie, travailler sur le crush ?

Il n'y a pas de petit sujet

Ce qui m'a définitivement convaincue de l'intérêt du sujet a été, paradoxalement, la difficulté des élèves, ou de tous ceux et toutes celles à qui on poserait la question, à définir de façon claire et certaine le sens du mot. Le crush, eh bien, c'est... le crush ! Mais c'est le flirt ? Non, non. C'est le coup de foudre ? Non, non. Une toquade ? Un

Crush

coup de cœur ? Un amour imaginaire ? Un fantasme ? Non, non, pas vraiment. Et que dire du mot « béguin », alors, qui, pour le coup, me précipitait encore bien plus loin que ce siècle dernier d'où je viens ? Car force était de le constater : il leur était impossible de me donner un synonyme. Il fallait en passer par des périphrases, des hésitations, des repentirs, des contradictions. Ce n'était donc pas un simple équivalent, davantage à la mode, d'un terme de ma génération. Pas un équivalent de ces mots qui marquent leur époque, dont a si bien parlé Annie Ernaux quand elle traquait dans leurs syllabes les traces du passé, mais qui, au fond, veulent dire la même chose : le « c'est super », « c'est bath », « c'est de la balle », « c'est top », « c'est cool », etc., dont la coolitude même se périmait très vite, trahissant de façon impitoyable celui ou celle qui, dans une conversation, un roman, un film, veut « faire jeune ».

Le crush, eh bien, c'est... le crush ! Mais c'est le flirt ? Non, non. C'est le coup de foudre ? Non, non.

Les sujets de recherche ne tombent pas du ciel, et on a trop tendance, devant la couverture d'un livre ou le déroulé sans faille d'une

démonstration, à oublier les chantiers, les échafaudages, les pannes et les errances des parcours pour y parvenir : la sérendipité, puisque c'est bien du

Pourquoi le crush ?

conte des trois princes au chameau qu'est tiré ce mot. On peut répondre à une commande, et même, dans ce cas, il faudra redéfinir la question, trouver l'angle d'attaque. Mais que dire de ces moments où on vient de terminer une recherche et où resurgit la question « Et sur quoi travailles-tu en ce moment ? » ou sa variante « Et sur quoi porte ton prochain livre ? » ? Que l'on soit encore habitée par l'enquête précédente, ou qu'on ait tout simplement besoin de souffler, de respirer, il faut du temps, il faut de la place pour pouvoir imaginer le prochain sujet. Imaginer : ce verbe peut surprendre quand on est dans le domaine de la sociologie et qu'on n'écrit pas un roman, qu'on ne raconte pas des histoires. Et pourtant, c'est bien l'imagination et peut-être aussi l'intuition qui souvent vont faire que l'on va se passionner pour un sujet qui apparemment ne paie pas de mine, qui apparemment ne vaudrait pas une heure de peine. C'est d'ailleurs une philosophe, Michèle Le Dœuff, qui, dans *Le Sexe du savoir*, nous rappelle comment la dévalorisation de l'intuition – qui justement n'a pas toujours été « féminine » – au profit du raisonnement rationnel a servi à l'exclusion des femmes du champ de la philosophie². Il y a pourtant bien de l'imagination et de l'intuition dans cette curiosité pour les silences, l'étonnement, les

Crush

hésitations, les éclats de rire et les mines stupéfaites. Cette attention aux indices. Mais l'intuition et l'imagination ne sont que des étincelles : pour que le brasier flamboie, il est nécessaire d'avoir préparé du petit bois – des lectures, des travaux précédents – et d'alimenter ensuite, par d'autres lectures et des enquêtes, ce qui n'était que flammèches – une interrogation, l'amorce d'une hypothèse. Et si, comme le feu, la pensée prend, alors on sait qu'on ne s'était pas trompée.

Je pense qu'il est nécessaire de montrer les échafaudages. Qu'il est nécessaire de rompre avec cette image de la raison sortant armée du crâne du penseur – le plus souvent un homme blanc, bien évidemment. Ou plutôt : peut-être existe-t-il des collègues qui ont un tel programme, une telle « œuvre » qu'elle se déroule harmonieusement, étape après étape. Des collègues assurés également de leur savoir, de leur talent, de leur originalité. Ce n'est pas mon cas, et on pourrait sans doute creuser les raisons qui expliquent une situation comme son contraire. Et même si, rétrospectivement, une même question traverse les différents sujets que j'ai pu travailler – la culture, le corps, le genre, les secrets de famille et, maintenant, les émotions, elle ne m'apparaît qu'après coup : la méfiance devant ce qui s'impose avec l'évidence du naturel. La

Pourquoi le crush ?

méfiance devant ce que cette naturalisation a intérêt à nous faire passer pour naturel, pour normal, pour fatal, parce que inscrit dans nos cellules, nos gènes, nos hormones.

Ainsi de la culture : d'où vient que certaines œuvres s'imposent comme « légitimes », alors que d'autres passent pour des sous-produits ? D'où vient que leur public sera jugé comme plus « bête », plus passif que les spectateurs ou lecteurs des produits légitimes, à qui l'on prête de fait esprit critique, profondeur, réflexivité et créativité ? Pourquoi – et sans entrer dans le jugement esthétique des œuvres, qui, pour le coup, ne relève pas de la démarche sociologique – ne pas écouter celles et ceux qui aiment tel ou tel titre – de chanson, de film, de livre, de manga... – nous raconter ce qu'ils et elles y trouvent, comment cette œuvre les aide – aussi – à se construire, à se réparer ? Ainsi également du corps, du genre : pourquoi, dans la multiplicité des caractéristiques biologiques d'une personne, séparer de façon binaire ce qui relèverait du masculin et du féminin, établir deux catégories distinctes et séparées, et y classer de gré ou de force tout individu ? Les émotions, de même, devraient-elles être balayées du champ des sciences sociales parce qu'elles seraient, *a priori*, de l'ordre du naturel, de l'instinctif, de l'universel ? Les travaux inscrits dans le champ de l'histoire des sensibilités

Crush

nous démontrent, au contraire, que les émotions sont historiquement et culturellement situées : les difficultés à traduire dans une autre langue certains termes renvoyant à des émotions particulières en sont un exemple tout simple. Ressent-on une émotion quand on n'a pas les mots, dans sa langue, pour la désigner ? Voit-on une couleur quand on n'a pas, dans son vocabulaire, un terme pour en désigner la spécificité ? Est-ce que dans ma jeunesse – ou après –, même si je ne connaissais pas le terme « crush », j'en ai éprouvé ?

Comme les mangas, comme la K-pop, comme les jeux en cours de récréation, le crush doit être pris au sérieux.

S'il fallait trouver un autre point commun à toutes ces questions, c'est aussi la certitude qu'il n'y a pas de « petit » sujet. Qu'à partir du moment où on entend débusquer des systèmes de pensée et de jugement, il est tout aussi important de s'intéresser aux jouets qu'aux salaires, aux *rom coms* et aux *teen movies* qu'à la littérature classique, aux séries et aux jeux vidéo qu'aux répartitions genrées dans les hémicycles et les lieux de pouvoir. Que, comme les mangas, comme la K-pop, comme les jeux en cours de récréation, le crush doit être pris au sérieux : il nous permet d'approcher les attentes, les peurs, les

Pourquoi le crush ?

émotions de la jeunesse contemporaine. Mais aussi les rapports de genre, les contraintes, les normes.

Et comme les mangas, la K-pop, TikTok et autres sujets, tout cela se passe le plus souvent en dehors du radar des adultes... qu'ils et elles soient parents, éducateurs ou éducatrices, ou sociologues. La situation est d'autant plus complexe que les supports mêmes ont évolué : en une génération se sont brouillées les associations entre supports et pratiques, qui faisaient que, jusqu'à l'ère numérique, on lisait sur du papier, on écoutait de la musique sur des CDs, vinyles ou cassettes, on regardait les films au cinéma ou à la télévision, etc. Aujourd'hui, un seul objet – ordinateur, tablette, téléphone – permet de lire, d'écouter, d'écrire, de peindre, de faire des montages, de communiquer. Bien plus, ce sont même les frontières entre production, diffusion, consommation et prescription qui deviennent poreuses, sans que les parents connaissent toutes les possibilités exploitées par leurs enfants : c'est vrai des réseaux sociaux numériques et de leur cartographie générationnelle (Facebook vs TikTok, par exemple), mais aussi des plateformes comme Wattpad ou Webtoon, qui permettent de publier et de lire des textes ou BDs. C'est dire aussi qu'il est aujourd'hui encore plus qu'auparavant complètement illusoire d'espérer

Crush

avoir une vue globale du paysage culturel contemporain proposé, produit, consommé, discuté par les jeunes.

I've Got a Crush on You

Ce mot que je ne connaissais pas, j'ai alors commencé à le voir partout. Par exemple, comme titre d'une collection de livres publiés chez Fleurus en 2018-2019 et destinés aux filles d'une dizaine d'années, si on en croit l'identité de Sasha, Maddie, Jasmine, Sully, Lily, chacune héroïne d'un des cinq tomes de la série *Crush*, « la série à boire frappée », déclinant, sur une couverture pastel et acidulée, des gobelets aux parfums de milk-shakes : « Quand Maddie découvre qu'elle et sa meilleure amie, Jana, sont amoureuses du même garçon, elle décide d'oublier ce crush, par fidélité à son amie. Mais la tâche s'avère plus compliquée que prévu. Car Jacob semble partager les sentiments de Maddie » ; « Horreur, Lily doit partir vivre un an chez son père, qui s'est remarié, et avec Hannah, sa demi-sœur. Rien ne va ! Quand celle-ci se rapproche d'Ethan, le crush secret de Lily, la guerre semble déclarée. Les deux filles arriveront-elles à mettre leur désaccord de côté ? » ; « Jongler entre ses rêves, ses amis et le collègue est parfois compliqué.

Pourquoi le crush ?

Lorsque Sasha décide d'imiter sa meilleure amie et d'avoir elle aussi un coup de cœur, elle déclenche une série d'événements qui la mèneront vers un dénouement inattendu »³. Or les volumes de la série sont traduits de l'anglais, et les titres, dans la version originale, ne comportent pas le mot « crush » (*Crush Cannelle et café frappé* a, par exemple, pour titre original *Cinammon Bun Besties*, alors que *Crush Vanille et pommes caramélisées* s'intitule *Apple Pie Promises* et *Crush cacao et sucre vanillé, Pumpkin Spice Secrets*), sauf le titre *Crush Chocolat et menthe poivrée*, traduit de *Peppermint Cocoa Crushes*.

Cette série de livres n'est pas le seul exemple : ajoutons une romance coréenne, *Crush of Lifetime*, Webtoon publié en papier et français par Kbook en 2021, et, la même année, une chanson de Kpop, *Crush*, du groupe Seventeen, un drama chinois, *Crush* (« Sang Wu Yan, étudiante, est assistante dans une station de radio et rêve de devenir animatrice radio. Elle est aussi une grande fan du compositeur Yi Jin. Elle rencontre alors Su Nian Qin, chanteur avec des problèmes de vue, et tombe amoureuse de lui, sans savoir qu'il est le Yi Jin qu'elle admire »). « Crush » (크러쉬), c'est également le pseudonyme du chanteur sud-coréen Shin Hyo-seob, qui a sorti un album intitulé *Crush On*

Crush

You. La web-série gay française intitulée *Crush* débute elle aussi en 2021 : « Suivant les aventures d'une bande de garçons dont les destins s'entremêlent entre amour, amitié, passion et trahison sur fond de musique rock et de sexe », elle parodie la sitcom d'AB Productions *Hélène et les garçons*, puisque les garçons se retrouvent au café (où ils ne consomment sagement que des milk-shakes ou des jus), au garage pour leur groupe de rock, mais aussi à la piscine pour de suggestives scènes de douche⁴. Le même « Crush » sert de titre à une comédie romantique queer sortie sur les plateformes Hulu et Disney+ en avril 2022, réalisée par Sammi Cohen : « Une artiste en herbe est contrainte de rejoindre l'équipe d'athlétisme de son lycée, profitant de l'occasion pour poursuivre la fille pour laquelle elle a le béguin depuis longtemps. Plus tard, cependant, elle tombe amoureuse d'une coéquipière inattendue et découvre alors ce qu'est le véritable amour. » En 2021, *Crushing* est enfin le titre d'une BD de Sophie Burrows. Sous-titrée *Amours et solitudes dans la ville*, elle met en images les « aventures drolatiques de deux âmes solitaires au cœur de la grande ville » : « Elle est seule et cherche à nouer des liens. Il est seul et a peur de tendre la main. Mais trouver quelqu'un est-il vraiment la réponse à leurs problèmes ? [...] *Crushing*